

Paris, Copenhague, Bordeaux, Madrid

LES TEXTES ET LES PRÉTEXTES

par

Geneviève
Bordet

Ce n'est pas le programme d'un « tour d'Europe » pour touristes américains, ou plutôt si, c'est un « tour », celui de la littérature pour enfants, vue à travers quatre colloque, journée, congrès, rencontre, organisés en 1983 par des organismes très différents.

Dans l'ordre chronologique :

- Paris : « Journée internationale de l'Enfant lecteur », organisée par Geneviève Patte (Joie par les livres) à la demande du Syndicat national de l'Édition, le 20 avril, dans le cadre du Salon du livre (voir Revue n° 90).

R. Kawa/Magnum



• Copenhague : « Colloque franco-danois sur le livre pour enfants », organisé du 24 au 26 mai par l'Institut français de Copenhague et l'Institut culturel danois de Rouen.

• Bordeaux : « 6^e Congrès international de l'IRSC (International Research Society for Children's Literature), du 15 au 18 septembre, sur le thème « La représentation de l'enfant dans la littérature d'enfance et de jeunesse ».

• Madrid : « Le livre pour enfants aujourd'hui », rencontre organisée par le ministère de la Culture le 7 octobre, à l'occasion de la 1^{re} Foire du livre de Madrid.

Ces quatre rencontres se sont voulues très différentes en tous points : thèmes des interventions, nature des intervenants, du public.

Seul point commun, en apparence : la dimension européenne (Copenhague et Madrid) voir internationale (Bordeaux et Paris).

Pourtant, d'une rencontre à l'autre, les débats se recourent, se complètent, pas seulement parce qu'on y retrouve un certain nombre de partenaires : bibliothécaires, éditeurs, chercheurs, mais aussi parce que, en filigrane, on retrouve une même question, je dirais presque une même angoisse : qu'est ce qu'une littérature *pour* un public, en l'occurrence la jeunesse ? Et est-ce bien une littérature ? Question sans cesse présente même lorsqu'elle est marginale, et paradoxalement jamais explicitement posée.

À Paris, le débat portait non sur le livre, mais sur l'enfant qui le lit. Qu'est-ce qui fait d'un enfant un lecteur ? Pour la première fois, les intervenants, à partir de leur propre expérience de la lecture, se sont d'abord demandé « pourquoi lire ? » (Rosario de Horowitz) et « comment lire ? » (Margaret Meek), avant de chercher à savoir « comment faire lire ». Il est un peu dommage que le débat public, bien français, ait parfois tourné au face à face entre des positions pré-établies, voire à l'échange d'accusations (cf. l'intervention — déjà dactylographiée — d'un représentant d'un syndicat d'enseignants).

La rencontre organisée à Copenhague partait sous des auspices bien différents : rencontre de trois jours réunissant des professionnels : auteurs, éditeurs, bibliothécaires danois et français venus échanger leur point de vue sur l'état du livre pour enfants dans leurs pays respectifs : une réunion de travail plus qu'un colloque, où se répondaient les exposés de chaque pays.

Pourquoi alors a-t-on eu l'impression que les interventions se croisaient plus qu'elles ne se répondaient ? Eternel handicap de la traduction ?

En fait sont apparus face à face deux systèmes incompatibles, ou plutôt, un système et une (apparente) absence de système.

Côté danois, au-delà des heurts parfois très forts entre les points de vue des éditeurs et ceux des bibliothécaires, l'objectif commun est de « faire lire » en mettant en place un « filet » d'institutions du livre (écoles et bibliothèques publiques) aussi serré que possible autour du public infantin.

Même objectif d'ensemble chez les Français mais, comme chacun sait, en France, on coupe les cheveux en quatre et on s'entête à se demander : quels livres, pour qui, quelle lecture dans quelles bibliothèques ? Et bien sûr notre « serpent de mer » favori : le rôle de l'école laïque, gratuite et obligatoire, pièce maîtresse de notre système culturel.

Pour les Danois, les choses sont finalement assez simples. Les éditeurs conseillés par les bibliothécaires et les enseignants produisent des livres créés par des auteurs qui sont souvent eux-mêmes des enseignants : puis la « Centrale des bibliothèques » sélectionne parmi ces livres ceux qui seront « achetables » par les bibliothèques publiques et scolaires ; les bibliothèques assurant environ 90% des achats de livres, la boucle est bouclée... et la diffusion assurée pour les livres choisis par la « Centrale des bibliothèques ». Les candidats malheureux n'ont plus pour espoir que les maigres 10% de la diffusion en librairie. On va même plus loin dans la collaboration entre producteurs et médiateurs puisque éditeurs et bibliothécaires orientent la production vers tel ou tel genre, le roman réaliste dans les années soixante-dix, puis le fantastique, et maintenant l'humour. « Lire, c'est choisir »... pour les bibliothécaires. Quant aux enfants, ils ont le droit de prendre leur carte... de bibliothèque, et c'est le cas pour environ 80% d'entre eux. Un système parfaitement

clos qui fait paraître la situation française pour le moins anarchique.

Tandis que ce « meilleur des mondes » des bibliothèques fait frissonner les Français, les Danois sont étonnés par une France préhistorique où l'on doit encore prouver aux élus qu'une bibliothèque peut être utile. Qui a tort ? Qui a raison ? C'est sans doute une mauvaise façon de poser la question.

Loin de la production, on va revenir à l'enfance, à Bordeaux, où le colloque organisé par Denise Escarpit lui est consacré, avec pour titre « L'image de l'enfant dans le livre pour enfants ». Un thème très riche et révélateur d'un problème fondamental du livre « pour enfants » : l'effet de miroir ou l'image de lui-même que les adultes écrivains renvoient à l'enfant. Le livre pour enfants est-il un miroir fidèle ou un miroir déformant, n'est-il que cela ?

Là encore, au-delà de l'extrême diversité des thèmes d'exposés, les conceptions culturelles se heurtent ou se croisent.

A voir l'importance que prend, pour les Anglo-Saxons et les Scandinaves, la lutte contre les « ismes » de tout poil (sexisme, racisme, etc.), on a bien l'impression que le livre pour enfants est surtout un outil éducatif au service d'une certaine conception de l'enfance.

A travers les exposés des Français (Isabelle Nières sur la Comtesse de Ségur ou Bosetti sur Pinocchio), c'est au contraire l'image du système social qui produit cette littérature que l'on dessine : le livre pour enfants, indice sociologique, miroir de la société qui le crée.

Dans l'un comme dans l'autre cas, le texte sert de révélateur. L'analyse porte sur le contenu idéologique. Seule une Norvégienne, avec une question apparemment très marginale : « Statut du "je" dans les livres pour enfants », pose le problème de la spécificité du texte « pour enfants » ; qui est « je » dans un texte écrit par un adulte pour des enfants ? (voir *Sans famille*, *Olivier Twist*, etc.). Quel est le statut du narrateur ?

Quant aux pays de l'Est, ils ont au moins le mérite de la clarté et de la cohérence : le livre pour enfants est bien un « véhicule » idéologique et l'enfant qui y est représenté est l'enfant nouveau pour une société nouvelle.

Le congrès de Bordeaux, en éclairant d'un coup tout le

panorama de la recherche menée sur la littérature de jeunesse, montre aussi qu'elle est souvent plus prétexte que texte, moyen de définir une certaine conception d'enfance et de sa place dans un système social.

La littérature en tant que telle reprend le centre des débats avec la Journée Internationale de Madrid, pendant espagnol de notre « Journée de l'Enfant lecteur », dans le cadre de la Première Foire du livre de Madrid, qui offrait, elle aussi, une bibliothèque aux enfants.

La journée a réuni une audience beaucoup plus réduite qu'à Paris. Pour écouter des exposés centrés sur le statut de la littérature de jeunesse : dans le système social et culturel, face aux grands genres littéraires, romantisme et réalisme, et enfin face à l'image.

Peut-être le côté exceptionnel et nouveau de cette initiative pour l'Espagne expliquait-il en partie le sérieux et l'intensité des débats qui suivirent chaque intervention. Peut-être est-ce là aussi le signe de l'importance de cette question pour le redémarrage culturel de l'Espagne.

De Paris à Madrid, de l'enfant à la littérature, la boucle est refermée : le nombre, la variété et la richesse des rencontres organisées en 1983 autour de l'enfance et de la lecture ne peuvent être que des facteurs extrêmement positifs et stimulants.

Et pourtant on a parfois l'impression que de l'une à l'autre de ces rencontres, on part d'un même présupposé : « Faites-les lire », et on pose la même question : « Comment y parvenir ? »

De là, on s'interroge sur le rôle des médiateurs du livre, ceux qui font lire ou qui devraient ; sur le contenu des livres pour enfants aussi, ce qu'il est, ce qu'il devrait être. Ou plutôt on tourne autour de la question « Qu'est-ce qu'un livre pour enfants ? » : qu'est-ce qui en fait un livre pour enfants ? On tourne autour, mais on la « pose » rarement, simplement en regardant en face ses deux composantes : le texte... et l'enfant. Le livre pour enfants a gagné ses lettres de noblesse en tant que phénomène culturel, pas en tant que littérature. Quant à l'enfant, c'est bien sûr l'objet du débat, mais peut-être parfois plutôt son prétexte. « Lire, c'est choisir ». Qui choisit pour qui ? Un autre débat pour un autre colloque ? ●